

L'athlète photographié : d'Eadweard Muybridge aux Chariots de Feu

(Fin) par Scott A. G. M. Crawford

Chargé d'enseignement à la Faculté d'éducation physique de l'Université d'Otago (NZL)



Le sport : une vaste entreprise commerciale

Le scénario du film « *Rollerball* » est du style 7984; pourtant les germes de ce cauchemar futuriste sont déjà sous nos yeux. Un polémiste radical pourrait parler ainsi : le sport professionnel est organisé en vastes cartels, indépendant des gouvernements, dont les profits dépendent de la satisfaction de l'appétit du public pour la brutalité ritualisée ; et plus le public prend goût à la violence physique, moins il résiste aux mesures répressives de gouvernements enchantés de pouvoir manipuler les mécanismes de contrôle social du sport.

A la fin de « *Rollerball* », les spectateurs et les téléspectateurs du monde entier se voient offrir l'occasion d'atteindre le paroxysme du plaisir avec un match « sans pénalisation et dans lequel les remplacements sont limités », qui laissera le terrain couvert de cadavres et de corps mutilés (Lowery, 1975 : 16).

Les amateurs du cinéma français moderne chantent en ce moment les louanges de « *Coup de tête* » de Jean-Jacques Annaud. Il s'agit d'une satire sociale racontant la naissance d'un héros sportif populaire, Francis Perrin, marqueur de buts qui transforme les membres de l'équipe de football de Trincamp en champions régionaux. Comédie vivante et fascinant film de sport, « *Coup de tête* » cherche à dire quelque chose de plus : comme « *Rollerball* », il dénonce la corruption qui résulte de certaines orientations du sport professionnel.

« *L'hystérie qui contamine Trincamp est présentée comme une forme de manipulation par ceux qui exercent le pouvoir; le football est un dérivatif, réglé et administré par un consortium de politiciens et d'hommes d'affaires qui contrôlent la vie de la communauté.* » (Seitz, 1980 : 21).

« *Rollerball* » et « *Coup de tête* » sont un commentaire acéré de la complexe interrelation existant entre l'idéologie politique, la sous-culture qu'est le sport et la force musculaire.

La femme athlète

Comme nous l'avons vu auparavant, des femmes athlètes, telles que Sonja Henie et Esther Williams, sont apparues dans de grands films hollywoodiens, mais le style et le contenu de ces productions ne font que confirmer la philosophie dominante de l'industrie du cinéma et, naturellement, de la société en général. Les femmes, pour être rentables, doivent être conformes au stéréotype créé par Jane Harlow... sensuelles, mystérieuses et désirables.

Les années 1970 ont annoncé un nouveau marché pour les femmes dans la société. Des féministes ont réussi à amener des changements importants dans l'attitude de la société vis-à-vis du rôle des femmes. En ce début des années 80, Gloria Steinem, Bella Abzug, Viveca Lindfors, Barbara Cook, Germaine Greer et Judy Collins se sont efforcées par tous les moyens de conserver les acquis dans la conquête des droits de la femme. « *Title IX* » est une étape importante, car il donne aux femmes l'occasion de s'engager dans toutes sortes d'activités sportives universitaires, neuves pour elles. Deux athlètes se signalent par leurs contributions à l'évolution du statut de la femme. Katherine Switzer prend part au marathon de Boston en 1968, et ouvre l'épreuve aux femmes. Le fait qu'il y aura un marathon féminin aux Jeux Olympiques de 1984 est certainement dû à des pionnières comme Switzer et ses successeurs. Billie Jean King a rejeté la disparité des récompenses entre champions et championnes de Wimbledon et sa campagne pour une égalité

sur le plan financier fait d'elle un agent important du changement social.

Des actrices comme Jane Fonda ou Vanessa Redgrave, quoi que l'on puisse penser de leurs idées ou de leur stratégie, ont été capables de se faire reconnaître comme femmes intelligentes aussi bien que comme de grandes artistes. Le film « *9 to 5* » (Comment tuer son patron), en dépit de son atmosphère insouciance, montre clairement la possibilité qui existe pour les femmes d'agir en personnes responsables dans le monde des affaires américain. Un tel film aurait été irréalisable vingt ans plus tôt. Des films récents se sont intéressés aux exploits de sportives.

« *The Other Side of the Mountain* », I et II, raconte la carrière athlétique de la skieuse Jill Kinmont et sa vie, après qu'elle ait été totalement paralysée à la suite d'un accident survenu en 1955. « *National Velvet* » (Le Grand National) met en scène une orpheline américaine, jouée par Tatum O'Neal âgée alors de treize ans ; dans ce film, la fillette se promet de remporter une médaille d'or en équitation aux Jeux Olympiques.

Mariel Hemingway a terminé « *Personal Best* », une étude sur le régime d'entraînement



Dawn Fraser

requis pour un athlète complet, capable de courir à toute vitesse, de franchir des haies, de sauter et ensuite de courir le 800 m. Deux des films les plus fascinants, du point de vue sociologique, concernent des athlètes olympiques. Le film australien « *Dawn* » étudie la vie de la nageuse, Dawn Fraser, trois fois championne olympique. Aux Jeux Olympiques à Tokyo en 1964, Fraser avait dérobé un drapeau dans le palais royal. En conséquence, les autorités sportives l'avaient exclue, pour dix ans, de la compétition. Les scènes les plus expressives sont celles où la nageuse australienne essaie de s'adapter à son nouvel environnement, après 1964. Il n'y a pas de fin heureuse : le divorce, l'alcoolisme, la dépression nerveuse sont les épreuves traversées par Fraser.

« *Goldengirl* » n'a rien du caractère documentaire de « *Dawn* ». C'est le compte rendu fictif de la manière dont un groupe d'hommes réalistes et égoïstes poussent une athlète adolescente à remporter trois médailles d'or aux Jeux Olympiques de 1980 à Moscou. Bien que le scénario soit peu vraisemblable, ce film compte un certain nombre de scènes excellentes décrivant les tensions psychologiques et physiologiques de l'athlète. En outre, il convient d'y remarquer l'influence réciproque qui s'exerce entre entraîneur, homme d'affaires, administrateur et autre individu zélé comme le médecin sportif.

Documentaires olympiques

Des documentaires ont été réalisés sur les premiers Jeux Olympiques, mais c'est probablement Leni Riefenstahl qui a produit le meilleur film jamais consacré au sport : « *Olympische Spiele 1936* » (Les dieux du stade).

« *Plus qu'un compte rendu factuel des Jeux, c'est un hymne à la santé physique, au corps humain et à la gloire de la jeunesse.* » (Wlascchin, 1976 : 164).

Kon Ichikawa, dans son film retraçant la célébration des Jeux Olympiques au Japon en 1964, est très proche de la sensibilité esthétique et de la brillante technique de Riefenstahl.

«... *Ichikawa nous dévoile l'être humain qui se cache sous le sportif, l'homme luttant pour atteindre les limites de son propre corps. Le dévouement, le désespoir, l'angoisse et la douleur des athlètes sont décrits avec des moyens technologiques dont Riefenstahl ne*

disposait pas, notamment le téléobjectif et la couleur. Ichikawa atteint l'élégance pure et la splendeur lyrique dans des scènes ou la pesanteur semble être défiée par les plongeurs, les sauteurs, les coureurs dont le corps suspendu dans l'espace. » (Wlaschin, 1976: 165).

Dans « *Visions of Eight* », huit cinéastes de renommée mondiale, ont tourné chacun un fragment du film retraçant les Jeux à Munich. John Schlesinger, par exemple, s'est intéressé au coureur de fond britannique Ron Hill. Des critiques pensent que l'organisation en mosaïque du film donne un documentaire sans grande cohérence. Le sujet de Mai Zetterling sur l'haltérophilie produit l'effet le plus spectaculaire. Le fait est que son succès doit beaucoup à ses conceptions idiosyncratiques : « *Je n'aime pas le sport, j'aime les obsessions* ».

Films à composantes olympiques

Un certain nombre d'entre eux ont déjà été cités dans cet article. Un film à peu près inconnu (en fait il n'a même pas été possible de trouver une revue spécialisée qui le mentionne !), « *Geordie* » (1955), est une des plus plaisantes et des plus réjouissantes études faites sur la participation olympique. Un vigoureux Ecossais des Highlands est sélectionné comme lanceur de marteau pour participer, avec l'équipe de Grande-Bretagne, aux Jeux Olympiques à Melbourne en 1956. Il remporte la médaille d'or, mais succombe au charme d'une ravissante athlète européenne, au plus grand désespoir de sa fiancée, restée au village. Finalement, tout s'arrange et « *ils vécut longtemps et furent heureux* ».

« *The Games* » (1970), est également centré sur les Jeux Olympiques, avec Stanley Baker dans le rôle d'un entraîneur inflexible, Michael Crawford dans celui d'un athlète totalement rebelle et Ryan O'Neal dans celui de son ambitieux rival. Le film a été une déception et il illustre bien la difficulté d'amalgamer reportage objectif et histoire romancée, sur fond artistique.

Qu'en est-il de « *Chariots of Fire* » (Les Chariots de Feu), Oscar du meilleur film 1982 ? Les deux héros des « *Chariots de Feu* » sont des athlètes préparant les épreuves d'athlétisme des Jeux Olympiques de 1924, tenus à Paris. Harold Abrahams, malgré une éducation à Repton et une bourse d'étude à Caius College, Cambridge, en 1919, doit s'insurger contre les personnalités de l'éta-



Leni Riefenstahl montant « Les dieux du stade », film officiel des Jeux de la XI^e Olympiade devenu un classique du cinéma.

blissement qu'il trouble parce qu'il est juif et qu'il inquiète par son intense besoin de vaincre. Le code de morale en vigueur à Oxford et à Cambridge était un épitomé de « christianisme musclé » selon lequel la victoire ne vient qu'après l'intelligence, l'esprit et les bonnes manières. Les professeurs d'Abrahams ne voient dans le sport qu'un moyen d'éducation morale. Ainsi que l'observait Charles Kingsley :

« ... sur le terrain de jeu l'enfant acquiert les vertus qu'aucun livre ne peut lui donner; non seulement l'audace et l'endurance mais, mieux encore, le caractère, le contrôle de soi, l'équité, l'honneur et la capacité de reconnaître sans envie le succès des autres... »

Abrahams rejette l'idée d'être un gentleman de second rang et il engage un entraîneur professionnel excentrique nommé Sam Mussabini. Celui-ci, moitié arabe, moitié italien, met en pratique les recherches du Professeur A. V. Hill de l'Université de Londres sur le mouvement humain, et il attache de l'importance, non pas à la longueur de la foulée, mais à la rapidité du mouvement des jambes. Alors qu'il attend le coup de pistolet du starter de la finale du 100 m aux Jeux Olympiques, Abrahams prend la résolution de justifier la réputation de Mussabini et, dans un sens philosophique, « *la poursuite effrénée de la gloire individuelle* ».

Eric Liddell est l'autre athlète. C'est un Ecossais, trois-quart de rugby, qui se prépare

à être missionnaire. Liddell refuse de prendre part aux éliminatoires du 100 m parce qu'ils ont lieu un dimanche. Il fait face à la colère, au mépris et à l'encouragement paternaliste du Prince de Galles, de Lord Cadogan et de Lord Birkenhead. Liddell tient bon et opte pour le 400 m, car ses exploits athlétiques sont étroitement liés à sa foi chrétienne. Cette interdépendance du corps et de l'âme est bien exprimée par le titre de la biographie de Liddell, parue en 1945 : « *La fabrication d'un athlète et la formation d'un missionnaire* ».

Conclusion

Qu'ils soient « reflet » ou « spéculation », ou les deux à la fois, les films de sport intéressants d'un point de vue social peuvent être délicats et épineux. George Stevens, directeur du « American Film Institute », a observé que « *les films sont des expériences particulières et parfois profondes* ». Ils sont de merveilleux instruments mis à la disposition de ceux qui étudient les Jeux Olympiques et le sport, en leur offrant des possibilités sans limite.

Y a-t-il un film qui, à un degré plus ou moins grand, reflète quelques-uns des thèmes discutés dans cet essai ? « *One-on-One* » est certainement celui-là. Un étudiant du Colorado, Willie Steel, reçoit une bourse pour aller apprendre le basketball dans une grande université de la côte Ouest. Son tuteur (responsable d'un petit groupe dans les écoles et universités anglo-saxonnes) se moquant de lui et doutant de ses capacités, il décide de prouver qu'il est capable de réussir ses études universitaires. La qualité de son jeu en pâtit et son entraîneur lui demande de donner sa démission. Il refuse et fait l'objet de brutalités tant physiques que psychologiques pour le forcer à partir. Qu'on le voie comme une satire, une accusation ou une simple distraction, le film est une description fouillée du sport universitaire, de la politique et de la finance. Il dénonce clairement la manipulation d'individus en vue d'obtenir la gloire douteuse d'un succès sportif. Et pourtant il saisit la mystique de l'activité sportive en tant qu'expérience cérébrale. Willie Steel explique à son amie pourquoi il doit lutter malgré tout. « *C'est beau, le sport.. ça me rend heureux* ».

Le nombre de films réalisés sur le sport par le cinéma contemporain est considérable. Quantité n'est pas synonyme de qualité. Néanmoins, la qualité des films de sport

récents s'améliore sans cesse, les scénaristes et les cinéastes faisant montre non seulement de finesse mais de perspicacité et de panache, doublés du désir fort louable de rechercher et d'explorer la réalité sociologique. Les Academy Awards (Oscars) décernés à « *Rocky* », à « *Racing Bull* » et aux « *Chariots de feu* » sont le témoignage de la valeur d'un genre relativement nouveau, le film de sport qui transcende le simple divertissement pour explorer le phénomène du sport moderne. Ainsi de tels films sont des instruments parfaits pour faire l'analyse socio-culturelle de l'un des aspects les plus visibles et les plus influents de la culture de masse contemporaine : le sport.

S.A.G.M.C.

Références

- Bawden, L.A. *The Oxford Companion to Film*. Oxford University Press, London, 1976.
- Betts, J. R. *America's Sporting Heritage : 1850 - 1950*. Addison Wesley, Reading, 1974.
- Gammon, C. « This Isn't Cricket... But It Is ». *Sports Illustrated*, 54 : 15 avril 1981, 36-42.
- Gernsheim, H. and A. Gernsheim. *A Concise History of Photography*. Thames and Hudson, London, 1971.
- Lowery, B. « Sporting violence or ritual crimes ». Originally from the *Washington Post*, and published in *Guardian Weekly*, 27 septembre 1975.
- Mast, G. *A Short History of the Movies*. Bobbs-Merrill Company, Indianapolis, 1976.
- Michener, J. *Sports in America*. Random House, New York, 1976.
- Mosher, S. D. « Sport Movies Grow Up », *Journal of Physical Education, Recreation and Dance*, 53 : 2 février 1982.
- Muybridge, E. *The Human Figure in Motion*. Dover Publications, New York, 1955. With an introduction by R. Taft.
- Pachter, M. and A. Henderson, J. Hussey, M. C. S. Christman. *Champions of American Sport*. Smithsonian Institution and H. N. Abrams, New York, 1981.
- Schnickel, R. « A Delicate Beefcake Ballet ». *Time*, 109 : 4 janvier 1977.
- Seitz, M. « Annuad's Soccer Satire Scores the Easy Goals », *Books and Arts*, 1 : 7, 12 mars 1980.
- Wlaschin, K. « *The Olympics On Film* ». In, Lord Killanin and J. Rodda, (eds.) *The Olympic Games*. Barris and Jenkins, London, 1976.
- The Illustrated Encyclopedia of the World's Great Movie Stars and Their Films*. Harmony, New York, 1979.

¹ Malgré ses nombreuses sources cinématographiques, cet essai traite surtout des cas où celles-ci sont utiles à l'analyse et à l'étude du sport moderne et des Jeux Olympiques. Ainsi que le fait remarquer Mosher (1982 : 36) : « Il est évident que cinéma et sport sont faits l'un pour l'autre, car l'un et l'autre sont fondés sur le mouvement ».

² Cet article a été écrit pour être utilisé lors des débats, à la Conférence Internationale de l'Académie Olympique, qui s'est tenue à Olympie (Grèce) du 11 au 24 juillet 1982.